Monument élevé à la Mémoire D'Abel Bergaigne
1898

INAUGURATION

du Monument élevé à la Mémoire

D'ABEL BERGAIGNE

DISCOURS PRONONCÉS A VIMY

Souvenir du 9 Octobre 1898

La vie d'Abel Bergaigne a été toute de méditation et de travail; elle tient tout entière dans sa pensée, dans son enseignement, dans ses livres.

Né à Vimy en 1838, il avait été dirigé vers l'administration des finances par son père, qui lui-même y avait fourni une carrière honorable. Il n'y fit qu'un stage assez court. Il secoua vite des occupations qui satisfaisaient mal ses aspirations natives et il se donna à la recherche savante. Des études solides l'y avaient préparé; la curiosité contemplative de son esprit l'y attirait impérieusement.

Naturellement tourné vers les grands problèmes des origines, fasciné surtout par les origines religieuses, il découvrit rapidement dans la linguistique indo-européenne, puis dans les antiquités religieuses de l'Inde, le champ de prédilection marqué à son activité robuste. En 1868, il devenait, à l'Ecole des Hautes-Etudes, répétiteur de sanscrit; en 1885, membre de l'Institut et titulaire à la Sorbonne d'une chaire, créée pour lui, de sanscrit et de grammaire comparée. Dès 1888 il nous était enlevé en pleine force, en pleins projets de laborieux avenir.

Et voilà en deux mots tout le cadre de cette existence courte mais bien remplie. Elle n'a connu que deux événements, l'un national, l'autre privé. Profondément tristes l'un et l'autre, ils ont, l'un et l'autre, lourdement pesé sur cette âme délicate, impressionnable et tendre.

Comme toute sa génération, Bergaigne s'était senti irréparablement atteint par les désastres de 1870, qui laissèrent la patrie meurtrie et diminuée. Cependant il était de ceux qui, dans les malheurs publics, voient pour chacun un motif nouveau d'application tenace et d'effort rédempteur. Il tenait bien par là à cette forte terre où il était né. Il était de ceux qui comprennent que tout relèvement collectif est fait d'initiatives individuelles, que, à travers toutes ses épreuves, quelles qu'elles soient, la Mère commune n'est forte que des énergies unies de tous ses enfants. Il s'enfonça dans sa tâche avec une sorte d'ardeur farouche.

Cependant le temps avait marché; il venait, par une union de choix, de s'assurer enfin les joies les plus pures et les plus douces de la famille; au bout d'un an, en peu de jours, la femme tendrement aimée lui était ravie après l'enfant qu'elle venait de lui donner. Cet inguérissable deuil devait voiler tous les jours qui lui restaient à vivre. Mais l'âme de Bergaigne était religieuse et

vaillante. Inaccessible à l'oubli, jalouse de son amère et chère douleur, elle était digne de se rasséréner aux nobles tâches, aux hautes espérances.

Sa vie sévère, généreuse, toute pénétrée par le rayonnement de ce souvenir dominateur, cruel et doux, reste, dans sa pénombre fière, nimbée de cette double mélancolie d'un déchirement intime qui ne voulut jamais être cicatrisé, d'une fin précoce et brutale.

C'était, messieurs, à la veille de ce fatal voyage que devait si brusquement interrompre un accident mortel, à la dernière séance de l'Académie où il m'ait été donné de retrouver Bergaigne. La joie même qu'il éprouvait à rejoindre ces montagnes aimées dont la sérénité hautaine s'accommodait si bien au tour habituel de son esprit, ne lui faisait point oublier ses recherches suspendues. A l'heure du départ, il me parlait du retour, il me parlait de l'avenir où semblait plonger son bon regard bleu, éclairé d'un sourire un peu las : « Il me faut, me disait-il, dix ans encore de travail. D'ici là j'aurai achevé ma traduction du *Rig Véda ;* je serai tout à la poésie. »

Les dix ans sont révolus, et nous voici réunis pour proclamer très haut que, s'il lui a été refusé d'achever sa tâche telle qu'il l'avait conçue, il a bravement fourni sa journée de travailleur fécond. Il ne lui a pas été donné de réaliser sa chimère, si noble dans sa candeur touchante, de vouer à la seule poésie les dernières ardeurs d'une grande vie de travail ; mais poète il fut, au sens large et essentiel, durant toute sa carrière. Qui dit poésie dit création, sensibilité inventive, vue colorée, sympathie vibrante. Bergaigne ne cessa jamais de porter, jusque dans la philologie la plus ténue, le tourment des curiosités les plus vastes et les plus hautes, de vivifier et d'étendre, par les ressources d'une imagination alerte, les données positives, incomplètes et ternes. Ce ne fut pas le moindre des signes auxquels l'Académie reconnut en lui un savant digne de ce nom, un de ces pionniers de bonne race, aussi entreprenants que modestes, auxquels sont dus ses encouragements les plus chaleureux.

On va vous dire tout à l'heure ce que, dans les travaux qu'il a abordés, il a déployé de recherche vigoureuse, de consciencieuse information, d'originalité solide. Combien j'aimerais moi-même à rappeler quelle fut, dans le cercle d'études qui nous était plus particulièrement commun, la souplesse fortement trempée de ses aptitudes : un jour initiateur d'une exégèse védique pénétrante,

convaincue jusqu'à l'intransigeance, ingénieuse jusqu'à la subtilité, le lendemain interprète patient, explorateur lumineux des documents épigraphiques que nous livrait à l'improviste le Cambodge.

Je n'ai pas le droit de m'attarder. Je veux aller tout de suite au sentiment qui est dans notre esprit à tous, qui a, plus que tout autre, inspiré la manifestation de ce jour. Nous avons cherché à l'exprimer en raccourci sur cette pierre, en la consacrant dans une mesure égale, dans une union indissoluble, à l'homme et au savant.

Un trait, en effet, marque la physionomie de Bergaigne, une impression rend, entre toutes, sa mémoire inviolablement respectable et chère à tous ceux qui ont suivi sa vie et pesé son œuvre : c'est la rare unité dans laquelle l'une et l'autre semblent se fondre; belle harmonie de toutes les puissances d'une âme très pure s'épanouissant, d'un mouvement égal, en droiture, en bonté, en attachements immuables, et en travail désintéressé, en pensée sincère, en fortes initiatives.

C'est bien ce que sentait notre excellent confrère, M. Hamy, proche compatriote de Bergaigne, quand, le premier, il conçut le projet que couronne cette journée. Il y intéressa d'abord la Société des Rosati qui s'honore de le compter parmi tant de membres distingués : et c'est elle qui a constitué le premier cadre de notre comité. Elle nous a donné l'artiste habile qui, sans avoir connu personnellement Bergaigne, mais aidé des souvenirs d'un confrère illustre, M. Paul Dubois, a su faire revivre cette figure où, à travers tant de mobiles gradations, se reflétaient si clairement une énergie enjouée, une gravité méditative, de mystiques enthousiasmes.

Toute notre reconnaissance à ces premiers artisans de l'œuvre commune ! Je leur associe d'un cœur bien touché tous ceux qui, par leur concours empressé, ont hâté le succès. Vous me permettrez en particulier, monsieur le ministre, de vous remercier ici de l'appui libéral que nous a accordé votre administration. Votre présence en double le prix.

Au nom du comité et des souscripteurs, il me reste, monsieur le maire, à vous confier et, par vous, à toute la population de Vimy, cette image d'un concitoyen dont le nom doit vous demeurer cher. Nous ne vous la remettons pas comme un vain ornement de cette place que vous avez parée pour l'accueillir :

nous voudrions qu'elle fût là en exemple pour les générations qui vont grandir à son ombre, qu'elle se mêlât pour elles aux souvenirs toujours aimés, aux inspirations souvent décisives des premières années.

Le nombre est bien petit de ceux qui se sentiront appelés à fouler les sentiers de Bergaigne dans des recherches austères. Mais le savant, volontiers solitaire et un peu sauvage, ne sépara jamais l'ambition des découvertes scientifiques d'un fier idéal de perfection, du dévouement le plus passionné au pays. Par là du moins il peut servir de modèle à tous, aux plus humbles comme aux plus cultivés. Et cette récompense n'est-elle pas particulièrement due à un homme qui, vivant, par sa sincérité invariable, par son ardeur communicative, par sa cordialité ingénieuse, fut pour un grand nombre l'apôtre irrésistible des causes généreuses auxquelles il s'était donné? Tous ses confrères, tous ses amis s'en souviennent. Ce bronze attestera ici l'estime affectueuse et la piété fidèle qu'ils gardèrent à celui qui les a trop tôt quittés.

DISCOURS

DE

M. MICHEL BRÉAL

Membre de l'Institut,
Professeur à l'école des Hautes-Études,
Secrétaire de la Société de linguistique de Paris.

Messieurs,

Dix ans se sont écoulés depuis que nous parvenait la nouvelle désolante de la mort d'Abel Bergaigne. Vous vous rappelez quel fut le deuil général de voir disparaître, par une catastrophe si imprévue, cette nature exquise. Outre la perte de l'ami, nous avions le chagrin de voir se creuser un tel vide dans la science : Bergaigne était enlevé au moment où il se sentait en pleine production, en plein travail de découverte. C'était le mineur frappé dans la mine à l'heure où il va apporter au jour les trésors qu'il a dégagés de la terre.

Le sentiment de ce coup cruel est resté vivant. Aussi, quand il a été parlé d'un monument perpétuant sa mémoire. les sympathies se sont déclarées de toutes parts, en peu de temps la souscription était couverte.

Aujourd'hui, après dix ans, nous pouvons envisager d'un œil plus ferme cette carrière si brusquement interrompue. Bergaigne avait assez fait pour que son nom reste à jamais marqué dans l'histoire de la science. On ne pourra jamais s'occuper des védas, ni, en général, d'études religieuses, sans parler de la révolution que ses livres ont produite dans cet ordre de recherches. D'autres ont pu continuer dans le sillon qu'il avait ouvert, mais le mérite de l'initiative lui appartient. La caractéristique de l'esprit de

Bergaigne était l'originalité : il ne pensait pas d'après la pensée d'autrui, il voyait autrement et plus loin. De là le prix de tout ce qu'il laisse : que ce soit un manuel pour les apprentis sanscritistes, que ce soit un mémoire sur la construction de la phrase dans les langues indo-européennes, il met partout le cachet de son esprit profond et investigateur.

C'est cet esprit qui l'avait attiré vers les études scientifiques. Ainsi qu'on l'a rappelé, il n'y était point destiné par sa famille. Il avait déjà commencé à remplir des fonctions d'une tout autre nature, quand il les quitta pour obéir à la vocation qu'il sentait en lui.

Permettez-moi, puisque j'en trouve l'occasion, de combler ici un vide dans ses biographies, et de réparer un oubli que notre secrétaire perpétuel, M. Wallon, dans sa notice si touchante, a involontairement commis. J'y tiens moins pour moi que pour les études dont je suis ici plus spécialement le représentant.

Bergaigne, la tête remplie de projets, était venu à Paris et avait commencé par se préparer d'abord au baccalauréat, puis à la licence ès lettres. Il suivait les conférences qu'on donnait au collège Sainte-Barbe en vue de la licence: un ancien fonctionnaire de l'Université, M. Eichhoff, vint y faire un certain nombre de leçons sur la parenté des langues, sur les origines communes de l'Inde et de la Grèce. L'esprit plein d'images poétiques, séduit par l'idée de découvrir les premières conceptions de la race, d'assister peut-être à l'éveil de la raison dans l'humanité, Bergaigne écouta avidement ces leçons. Puis il entendit parler du cours de grammaire comparée récemment ouvert au Collège de France. Dès la première année du cours, il en devint un élève assidu et il le resta pendant une série d'années. C'est ainsi que la linguistique le conduisit au sanscrit. Vous pardonnerez à la linguistique de ne pas laisser tomber dans l'oubli un des meilleurs titres qu'elle puisse revendiquer.

Après ces premiers temps, Bergaigne se tourna de plus en plus vers la langue et les antiquités de l'Inde. Mais il n'oublia jamais par quelle route il y était arrivé. La Société de linguistique de Paris, qui l'élut président en 1879, le compte parmi ses fondateurs. Elle a reçu de lui, pour le recueil de ses mémoires, quelques-uns de ses meilleurs travaux. Elle m'a chargé d'exprimer le souvenir reconnaissant qu'elle lui garde.

Un autre corps auquel Bergaigne a appartenu dès l'origine, et

qui m'a également confié l'honneur de le représenter, c'est l'École des Hautes-Études. Son directeur actuel, M. Gabriel Monod, a tenu à être présent à cette solennité. Si cette école a pris rapidement en France et à l'étranger le rang considérable qu'elle occupe dans l'opinion, elle en doit sans doute une bonne partie au petit groupe de travailleurs qui composa son premier fonds. Je me fais un pieux devoir de prononcer ici, à côté du nom de Bergaigne, celui de deux de ses compagnons d'études, morts comme lui, et qui furent les confidents de ses pensées, les émules de sa jeune renommée : Stanislas Guyard et James Darmesteter. Parmi les plus dévoués Bergaigne était au premier rang. Élève la veille, il prenait place à côté de son maître, M. Hauvette-Besnault, et à son exemple, il se donnait tout entier à l'Ecole nouvelle. Grâce à eux, le sanscrit, qui depuis la mort d'Eugène Burnouf avait subi un long délaissement, retrouvait des élèves. Bergaigne était un admirable professeur, qui savait communiquer à la jeunesse, non pas seulement la science, ce n'est pas assez, mais l'amour de la science. C'était un beau temps, ce commencement de l'École des Hautes-Études ! Tout le monde était rempli d'une même ardeur. Les moyens matériels d'exécution étaient modiques : mais le zèle était grand, la conviction profonde. Aujourd'hui que les moyens d'instruction abondent, souhaitons qu'on ne laisse pas s'éteindre ce qui s'appelait autrefois le feu sacré !

Au nom des élèves de Bergaigne à l'École des Hautes-Études, élèves qui enseignent aujourd'hui dans les diverses Universités de l'Europe, je rends hommage à ce maître si fin et si aimant.

Pour avoir l'explication dernière de Bergaigne, il faut chercher dans le plus intime de sa nature. Il avait l'âme élevée, il avait une conception idéaliste du monde et de la vie. Je me souviens que lors d'une de ses dernières lectures à l'Institut, comme il exposait une de ses découvertes sur une matière pourtant bien aride (le principe d'après lequel étaient disposés les hymnes du Rig-Véda), j'étais assis en face de lui et j'observais son visage, qui était comme éclairé d'une flamme intérieure : les yeux tournés en haut, il souriait. On sentait qu'il était heureux d'avoir pu faire un pas de plus vers la vérité.

Le temps, qui adoucit les chagrins les plus amers, a aujourd'hui fait son œuvre. Heureusement la résurrection des études sanscrites était assez avancée pour n'être pas arrêtée par le coup terrible qui lui était porté. Des élèves de Bergaigne, ceux qu'il aurait

désignés lui-même, continuent son enseignement. D'autres travaux ont succédé aux études védiques, d'autres disciples sont venus; l'horizon s'est élargi, grâce aux progrès de la science, grâce aux voyages lointains, devenus plus faciles. De nouvelles espérances nous sont venues. Mais si tout ce que nous désirons et nous rêvons se réalise, une grande part, une part capitale devra en être reportée à Bergaigne... Les habitants de la commune où il est né, où il a passé ses premières années ont donc raison d'honorer le nom de leur compatriote. Ils pourront montrer avec fierté le monument que la piété de tant d'hommes convaincus et studieux leur a confié.

DISCOURS

DE

M. BARBIER DE MEYNARD

Membre de l'Institut,
Président de la Société asiatique.

Messieurs,

La Société asiatique de Paris m'a chargé d'ajouter son souvenir reconnaissant au tribut d'hommages que vous rendez aujourd'hui à celui qui fut un de ses membres les plus distingués. Des voix plus autorisées que la mienne vous ont rappelé les titres qui le placent au premier rang de l'orientalisme français, je veux me borner à dire ce que fut le confrère dévoué, assidu à nos séances, toujours prêt à nous communiquer la primeur de ses découvertes, à les discuter avec nous, en accueillant nos critiques avec une bonne grâce qui rehaussait la valeur de son savoir.

C'est en 1869 que Bergaigne devint un des nôtres, et le succès de ses débuts nous fit pressentir aussitôt ce qu'il serait un jour. Le modeste répétiteur à l'École des Hautes-Etudes était déjà lauréat de l'Académie des Inscriptions. Un de ses premiers essais, la *Chronologie dans la formation des langues indo-germaniques,* la publication magistrale d'une de ces bizarres compositions chères au génie hindou, dans lesquelles la philosophie parle le langage de l'amour raffiné, d'autres travaux encore dont il enrichissait la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le Bulletin de la Société de linguistique, avaient fondé la réputation du jeune Maître, en faisant valoir le trait caractéristique de son esprit : indépendance et originalité disciplinées par une

logique sévère et dirigées par une méthode irréprochable. Mieux qu'aucun de ses éminents devanciers, Bergaigne a su mettre en pleine lumière l'organisme des langues indo-européennes, montrer leurs liens de parenté et établir l'unité qui préside à leur formation.

La plupart de ses travaux, je parle des plus importants, paraissaient ailleurs que dans le *Journal asiatique,* mais nulle part ils n'étaient appréciés avec plus de sympathie, discutés avec plus de sincérité. J'entends encore l'écho des controverses passionnées, mais toujours amicales, qui animaient nos réunions du samedi, lorsque Bergaigne nous donna l'œuvre maîtresse, le fruit de vingt années de recherches sans trêve, sa *Religion védique.* Il paraît que le livre fit scandale à l'étranger, dans la patrie de Roth et de Weber. En France, dans le cercle plus restreint des études orientales, à la Société asiatique en particulier, ce fut d'abord de l'étonnement, je ne sais quel sentiment d'hésitation prudente mélangé peut-être d'un peu de scepticisme. Et pouvait-il en être autrement? Notre confrère renversait toutes les opinions passées à l'état de dogmes depuis trois quarts de siècle. L'antiquité fabuleuse du Rig-Véda, l'inspiration naïve, pastorale de cette poésie où l'on croyait trouver, sinon la trace de la première révélation divine, au moins la première manifestation de l'âme humaine en présence des grands phénomènes de la nature, tout cela s'écroulait sous l'effort d'un prodigieux entassement de citations empruntées à ces textes énigmatiques, car le livre de Bergaigne n'est formé que de citations, ce n'est qu'un immense index, mais un index qui porte la marque d'une rare puissance d'abstraction.

Sa thèse a triomphé, et le succès en est assuré, parce qu'elle repose sur des bases indestructibles. Le caractère sacerdotal, liturgique du Rig-Véda, tel que ses belles recherches l'ont établi, ne rencontre plus aujourd'hui de contradicteurs et le progrès des études védiques ne peut qu'affermir la découverte à laquelle son nom reste attaché.

Mais, je l'ai promis, je ne dois rappeler ici que le sentiment unanime d'estime profonde, je pourrais dire d'admiration, avec lequel les travaux de Bergaigne ont été accueillis parmi nous dès leur apparition et bientôt après dans tout le monde savant. C'est à M. Senart et à M. Michel Bréal qu'il appartenait de les apprécier dans le détail et ils l'ont fait avec l'autorité d'un savoir incontesté. Leur parole éloquente a énuméré les éminents ser-

vices rendus par notre cher et regretté confrère à l'étude de l'Orient ancien dans ce qu'elle offre de plus séduisant et aussi de plus ardu aux investigations de la science. Vous savez l'importante contribution que Bergaigne a fournie à la linguistique par son *Manuel de la langue sanscrite*, à l'histoire, sinon de l'Inde antique au moins à celle du moyen âge indien, à l'histoire du Cambodge pendant sept siècles, par la participation active qu'il prit au déchiffrement de la riche collection épigraphique dont nous sommes redevables à M. Aymonnier; enfin à la littérature proprement dite, par sa charmante traduction de *Sacountala*. Mais ce n'est pas seulement l'homme d'étude, le chercheur infatigable que M. Senart a remis devant nos yeux, nous l'avons écouté avec une vive émotion quand il a évoqué l'homme et l'ami.

Je fus un de ceux qui eurent le privilège de connaître Abel Bergaigne dans l'intimité de ses six dernières années, surtout depuis que la destinée impitoyable l'avait mortellement frappé en faisant le vide dans son foyer. La douleur semblait avoir affiné son exquise sensibilité, jamais il ne fut plus reconnaissant de l'affection que nous lui témoignions, ni plus enclin à la réciprocité. Après avoir failli succomber aux étreintes du désespoir, il s'était juré de demander à l'étude non pas l'oubli, elle ne peut le donner, mais le soulagement, les consolations qu'elle apporte avec la certitude de faire une œuvre utile. Et pourtant, dans ce cœur autrefois si épris du Beau et du Vrai, comme il l'était de l'idéal scientifique, enthousiaste de Beethoven comme d'Homère, qui tressaillait aux derniers quatuors et à la Neuvième symphonie comme aux chants de l'*Iliade*, dans ce cœur si cruellement blessé, la plaie saignait toujours. Aussi lorsqu'un accident, un faux pas sur le penchant d'un ravin mit fin à cette existence faite pour le travail, la tendresse et la douleur, nous eûmes, nous ses amis des mauvais jours, l'intuition d'un dénouement libérateur. C'est pour ceux qui restaient, c'est pour la science française que ce jour fut surtout néfaste. Quant à lui, il revit tout entier par la beauté de son œuvre, par les fortes disciplines de son enseignement, par le souvenir qu'il laissera dans l'histoire de la haute culture, et ce souvenir égalera en durée le monument que nos soins pieux consacrent aujourd'hui à sa mémoire.

DISCOURS

DE

M. VICTOR HENRY

Professeur en Sorbonne

Monsieur le Ministre,

Messieurs,

Abel Bergaigne a inauguré, sinon en France, du moins à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui en était dépourvue avant lui, l'enseignement solidaire du sanscrit et de la grammaire comparée des langues indo-européennes : c'est à ce titre que son successeur se voit appelé à l'honneur de prendre la parole devant vous. Il a, sinon inauguré, du moins restauré en France et dans cet ordre d'études, une tradition scientifique qui avait subi un long interrègne et à laquelle son nom demeurera attaché : c'est à ce point de vue que je voudrais ici vous faire envisager son œuvre, trop grande dans sa trop courte carrière pour tenir tout entière en quelques paroles.

Depuis la mort d'Eugène Burnouf, il y avait encore en France des sanscritistes de haute valeur ; il n'y avait plus, à proprement parler, de védisants. Certes les poèmes religieux de l'Inde préhistorique n'ont jamais manqué d'admirateurs ; mais ce sont des interprètes qu'ils réclament ; toute l'Europe savante a dû s'ingénier à les comprendre ; pour refaire, s'il se peut, la chatoyante palette dont s'éblouirent les yeux neufs encore de nos frères aînés de l'Orient, ce n'est pas trop de toutes les subtiles nuances de l'esprit occidental.

Je n'apprendrai, Messieurs, à aucun de ceux qui m'écoutent que, si la littérature sanscrite est intéressante en elle-même et

dans sa durée continue de trente siècles ou davantage, elle l'est surtout à proportion qu'on approche de ses débuts, alors qu'elle nous renseigne sur les doctrines, l'histoire et les origines de deux des grandes religions qui, chacune à son heure, éclairèrent et guidèrent l'humanité : le brahmanisme et le bouddhisme; elle l'est aussi, tout spécialement, parce que les hommes qui, si loin de nous par l'espace et le temps, réalisèrent ces deux vastes efforts, étaient des hommes de notre race, parlaient une langue dont d'autres dialectes sont devenus les nôtres, et qu'il existe donc entre eux et nous une communion d'âmes dont la communauté de langage est tout à la fois le symbole et le lien. De là l'union intime de l'étude du sanscrit et de la linguistique indo-européenne, parfaitement distinctes pour l'historien des époques successives de la littérature sanscrite, inséparables pour quiconque espère encore atteindre les sources sacrées par une autre voie qu'en remontant tout le courant.

La littérature de l'Inde, en un mot, si l'on en retranche les Védas, ses plus anciens monuments, nous intéresse au même titre que toute autre manifestation du génie humain, mais non pas davantage : ses incontestables beautés n'égalent pas à beaucoup près celles des chefs-d'œuvre classiques; son originalité puissante parfois tourne au procédé, à la monotonie, et parfois défie la traduction; sa prodigieuse richesse découragerait plutôt ceux qui songent que la vie est brève. Ce qui nous la rend précieuse et chère, c'est qu'elle recèle à son éclosion quelque chose de la pensée de nos premiers âges. Le Véda n'est pas, si l'on veut, la Bible des races âryennes; mais il est une Bible dans le sens large du mot, c'est-à-dire un recueil inégal et anonyme d'élans religieux et d'extases sereines, d'hymnes de supplication et de cris de triomphe, de légendes sublimes et de contes absurdes, même de compositions grotesques ou licencieuses, où la piété des fidèles a su trouver un aliment de mystique édification, — tout un passé enseveli qui n'a pas laissé d'autre trace visible sur terre. — Et ce passé, encore une fois, c'est le nôtre; une dizaine de siècles peut-être, — moins que rien dans cette Asie immobile où rien ne change que le nom de ses conquérants, — séparent les adeptes du culte védique des ancêtres communs de leur famille et de celle qui peupla l'Europe; leur naïve conception du Divin procède en droite ligne de celle qui, plus épurée, et malheureusement plus effacée, nous domine encore; essayer de

pénétrer leur pensée, c'est en quelque façon recréer en nous l'âme de nos péres inconnus.

Voilà sans doute ce que s'était dit Bergaigne, et le rêve qui l'avait séduit après tant d'autres, et la noble espérance dont il évoquait encore le souvenir quand plus tard il écrivait avec un sourire : « Il fut un temps où j'ai cru que le premier devoir d'un bon sanscritiste était d'aller voir lever l'aurore. » Il n'avait jamais cessé tout à fait de le croire ; car il était de ceux à qui un simple regard jeté sur la nature rend la force d'aimer la vie et ses labeurs, et chez lui le savant toujours en éveil ne portait point ombrage au poète à peine endormi. Mais le savant avait discipliné le poète ; une sévère méthode se substituait désormais aux intuitions dont l'école avait vécu jusqu'à lui. Bergaigne avait compris que les Védas eux-mêmes ne nous laisseraient atteindre le tréfonds indo-européen qu'au prix d'un immense travail de déblai. Il se mit résolument à l'œuvre : aussitôt après avoir donné sa mesure en publiant magistralement un texte inédit de sanscrit classique, il entreprit le dépouillement complet, vers par vers, du Rig-Véda, et bientôt le connut mieux que personne au monde. — Ce n'est pas moi qui le dis, mais un des premiers sanscritistes d'Allemagne. — Son grand ouvrage sur la *Religion Védique* parut de 1877 à 1883, en trois volumes dont le premier fut sa thèse de doctorat en Sorbonne. Le védisme, si longtemps exilé de nos chaires, y faisait une rentrée triomphale.

Cet ouvrage est, d'un bout à l'autre, un modèle de patiente et ingénieuse analyse, préparant et esquissant les synthèses futures. Chacun des dieux du Panthéon hindou — et ils sont Légion — y a sa place marquée, mesurée à son importance, avec ses exploits, ses attributs, ses affinités, la traduction ou tout au moins la mention des passages du Rig-Véda où il se trouve désigné soit par son nom ou par simple allusion. Si, comme il arrive souvent, plusieurs dieux ont des attributs, des exploits ou des fonctions en commun, qui s'éclairent les unes les autres, les circonstances semblables ou divergentes sont minutieusement relevées et rapprochées. Toutes les ressources de la critique verbale et d'une connaissance impeccable de la grammaire sanscrite sont mises au service d'une méthode d'interprétation qui ne se défie pas moins des enjolivements factices ou des timides réticences de l'exégèse occidentale que de la plate lourdeur des commentaires indigènes. Et de cette défiance incessante de ses devanciers,

de cette persistance à se mettre seul en face du texte, à le prendre corps à corps, à le disséquer mot à mot pour en extraire la pensée, se dégage une originalité qui parfois va jusqu'à l'étrange, et souvent jusqu'à la hardiesse, mais hardiesse toujours calculée et voulue; car Bergaigne avait ce courage et cette loyauté rares d'aller jusqu'au bout de sa pensée, sachant bien que tous nous ne valons que par là, qu'un bon livre sert mieux la science par ce que la critique en élague que par ce qu'elle en retient, et aussi acceptant d'avance les critiques, les appelant, les provoquant avec une vaillante candeur.

Les critiques, Messieurs, ne lui ont pas manqué, mais presque toutes loyales comme son œuvre, qui, après avoir fait franchir à la science et à l'histoire des religions un pas décisif, n'a vieilli encore en aucune de ses parties, ni de si tôt ne vieillira. Il ne paraît guère, en aucune langue, d'article sérieux sur le Véda où quelques passages du livre de Bergaigne ne soient cités, invoqués ou discutés; et tout récemment le premier védisant d'Amérique — puisque Whitney est mort — M. Maurice Bloomfield n'a pas cru pouvoir mieux seconder le progrès de nos études qu'en publiant en France un index de tous les passages du Véda qui y figurent. Cet index tout en chiffres n'a pas moins de 144 pages.

Cinq ans seulement se sont écoulés entre l'achèvement de la *Religion Védique* et la catastrophe qui nous a ravi Bergaigne. Durant ces cinq années, ni les études d'épigraphie que suscita l'exploration du Cambodge, ni les exigences d'un enseignement promené à travers toutes les époques et toutes les branches de la littérature sanscrite, ne le détournèrent de sa constante prédilection pour l'Inde préhistorique. Au moment de sa mort, il s'apprêtait à corriger les épreuves d'un de ces articles que lui seul pouvait écrire et dont bien peu même de ses confrères sont en mesure de contrôler le détail, où la critique du texte s'appuie sur une série de données numériques d'une effrayante complication. Le but qu'il s'était assigné pour un avenir qu'il avait encore le droit de prévoir lointain, c'était la traduction du Rig-Véda. S'il lui avait été donné de l'atteindre, son nom eût été plus célèbre ; mais sa mémoire n'eût pu nous laisser plus ni de plus pieux regrets.

Étranger jusqu'à ce jour aux solennités du genre de celle-ci, je n'ai jamais mieux senti qu'à l'ouïe de ma parole combien elles sont impuissantes à satisfaire les cœurs qu'elles unissent. Pour-

quoi ils admirent les natures d'élite, quelques-uns savent le dire; mais pourquoi et comment on les aimait, c'est le secret scellé dans leurs tombes. Bergaigne était mieux qu'un travailleur et un savant, mieux qu'un maître et mieux qu'un penseur : il fut un foyer de lumière et de foi ; il fut une âme qui se communiquait. De cette âme exquise, et qu'il savait immortelle, une parcelle est restée en chacun de ceux qui l'ont rencontré sur leur route et quelque temps ont cheminé côte à côte avec lui. Dire qu'elle vivra autant qu'eux, ce n'est guère; mais, ce souvenir rapide et fragile, ils le choient, et le prisent bien au-dessus de mainte renommée moins jalousée du sort et destinée à lui survivre. « La perle est engloutie et le chaume surnage, » dit le distique hindou. « Mais la faute en est à l'Océan : la perle n'en est pas moins la perle, et le chaume n'est qu'un chaume. »

DISCOURS

DE

M. BOUCHER-CADART

Président du Conseil général du Pas-de-Calais.

Messieurs,

Je viens à mon tour, au nom du Conseil général, rendre un solennel hommage à notre compatriote.

Nous sommes heureux de voir s'élever dans notre modeste commune de Vimy ce monument à la mémoire de Bergaigne, et nous sommes fiers de l'honneur qui est rendu à l'un des nôtres.

Puis cette fête est profondément touchante dans sa solennité. Elle a un caractère d'affectueuse intimité et de simplicité qui frappe les esprits et émeut les cœurs.

Nous sommes heureux d'avoir au milieu de nous M. le ministre de l'instruction publique; nous le prions d'agréer nos respects; il nous dira avec ce talent et cette hauteur de vues que nous lui connaissons ses sentiments d'estime et de reconnaissante amitié envers Bergaigne.

Le Comité organisateur et l'Institut ont eu en M. Senart un éloquent organe; M. Michel Bréal a parlé au nom de l'Ecole des Hautes-Études et de la Société de linguistique; M. Victor Henry s'est levé, au nom des professeurs de la Sorbonne et des anciens élèves de Bergaigne; d'autres ont été ou seront les interprètes de la Société asiatique, des Rosati, de l'Académie d'Arras. On dira de beaux vers, et de ce concert d'éloges, de tous ces discours si bien dits, si bien pensés, il se dégage une idée maîtresse, c'est l'union de tous ceux qui ont connu Bergaigne, venant saluer en lui le savant, le maître, l'esprit éminent, l'excellent cœur.

Heureux ceux qui peuvent, dix ans après leur mort, inspirer de pareils sentiments !

On vient de tout dire sur la vie et les œuvres de Bergaigne ; je dois donc me borner à répéter que je suis fier pour mon pays d'entendre les paroles qui viennent d'être prononcées par des personnalités si hautes et si compétentes pour l'appréciation des ouvrages de celui qui a été un travailleur infatigable « toujours appliqué à rendre plus accessibles les abords de la science aux élèves qui vénéraient en lui un maître si dévoué » (1).

Nous savons que l'une des premières traductions de Bergaigne a été celle d'un drame bouddhique tout plein de « l'esprit d'amour et de dévouement. »

C'est cet esprit qui dominait en Bergaigne. Il avait subi les épreuves les plus cruelles.

L'année 1878 avait été néfaste pour lui. Il avait ressenti les plus grandes douleurs et son âme brisée garda toujours cette empreinte de tristesse que donne le souvenir des joies et des bonheurs à jamais perdus; mais son courage ne fut pas ébranlé ; il a voulu travailler pour les autres, il a trouvé dans son labeur de chaque jour la seule consolation qu'il pouvait goûter.

Il écrivait des vers charmants et pleins de mélancoliques retours sur lui-même et en même temps, dans sa chaire, il enseignait le sanscrit et la grammaire comparée. Il a publié des mémoires très remarquables et des ouvrages d'une grande valeur ; travaillant sans relâche, il a laissé un nom honoré et un ineffaçable souvenir.

Ce souvenir, nous le garderons pieusement. Nous, ses compatriotes, nous nous unissons aux amis, aux élèves du savant. Nous nous inclinons respectueusement devant ce monument. Nous le montrerons avec un légitime orgueil et nous disons bien haut : Bergaigne est un des plus dignes enfants de l'Artois; il s'est montré toujours bon, dévoué, laborieux, grand et noble par la pensée et par le cœur.

---

(1) M. Wallon. Notice historique sur Bergaigne.

DISCOURS

DE

M. ALFRED ANSART

Maire de Vimy

Monsieur le Ministre,

Messieurs,

Monsieur le président du Comité d'érection vient de nous faire la remise du buste de l'illustre savant Abel Bergaigne. Nous étions loin de penser, il y a quelques mois, que notre petite commune de Vimy fût un jour l'objet d'un tel honneur. La date de l'inauguration à peine fixée, les habitants rivalisèrent de zèle pour rehausser, dans la mesure de leurs modestes moyens, l'éclat de cette fête tout intime. La nouvelle de cette cérémonie excita l'enthousiasme et la joie fut à son comble quand on apprit que M. le ministre de l'Instruction publique, l'un des premiers représentants du Gouvernement, allait la présider. Les nombreuses sociétés de musique et de pompiers qui nous entourent ont répondu à notre appel en nous prêtant leur gracieux concours pour rendre hommage à la science, en la personne de ces hommes éminents qui ont fait choix de notre localité pour l'érection de ce magnifique monument. Au nom de la Commune de Vimy, permettez-moi, Messieurs, de vous adresser mes plus sincères remerciements, et soyez persuadés que toute la population conservera le meilleur souvenir de cette touchante cérémonie.

DISCOURS

DE

M. LÉON BOURGEOIS

Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts.

[M. Bourgeois ayant improvisé son discours, il nous est impossible de le reproduire *in extenso*, nous n'en pouvons donner qu'une très fugitive vue générale.]

M. Bourgeois dit comment il est venu à Vimy, non en ministre, mais en élève et en ami de Bergaigne. « Bergaigne, ajoute-t-il, était en effet un de ces hommes dont on est fier de dire qu'on a été l'ami, qu'on a su mériter leur estime et leur affection. » M. Bourgeois loue ensuite en Bergaigne le savant et le poète. « Bergaigne avait le sentiment le plus délicat de toutes les choses de l'art et c'est par la poésie qu'il est arrivé à la science. Il avait l'envolée superbe de la pensée première et la précision définitive de l'œuvre accomplie. A ces titres, son œuvre sera durable, plus durable encore que ne sera ce monument. D'une main sûre, il déchirait ces enveloppes dont parlent les poèmes hindous et qui aux yeux des mortels dissipent la lumière définitive de la vérité absolue. D'une main sûre, il levait les voiles qui nous séparaient de la vérité. Il fut vraiment un chef d'école, et sa vie, comme son œuvre, est un exemple pour chacun de nous. Après le deuil qui a attristé sa vie, la mort a été pour lui la libération. Et cette mort elle-même eut sa signification symbolique, car vous savez tous, Messieurs, que Bergaigne est mort en montant encore vers les sommets ! »

POÈME

PAR

M. VICTOR BARBIER

Secrétaire général de l'Académie d'Arras.

A ABEL BERGAIGNE

Quand l'État, la Sorbonne et l'Institut de France
Te magnifient, nous, fils d'Artois,
Tes frères, pouvons-nous garder l'indifférence
Et ne pas élever la voix?

Certes, la tâche est rude, un rimeur de province,
Après tant d'orateurs fameux,
Inévitablement doit paraître bien mince,
Bien terre à terre à côté d'eux.

Mais, qu'importe! après tout, ta race est notre race,
Nôtres toujours furent les tiens,
Nous te revendiquons, nous avons cette audace,
Bergaigne ! tu nous appartiens!

Il était de chez nous ton aimable grand-père,
Peignant, rimant, lançant son mot,
Il fut, aux Rosati, le plus joyeux confrère
De Robespierre et de Carnot.

Alors, du gai savoir ils étaient les apôtres
Et, s'ils n'avaient l'accent gascon,
Ces francs cadets du Nord, au fond, en valaient d'autres
Dont on exalte le jargon.

Ton père, moins fougueux, s'était dans les Domaines
Contenté d'un modeste emploi
Et rêvait, à l'abri des passions humaines,
Pareille existence pour toi.

Mais, transcrire un contrat de vente ou d'hypothèques
Te plaisant médiocrement,
Pour Paris, ses leçons et ses bibliothèques
Tu laissas l'Enregistrement.

Ailleurs était ton but, le passé poétique
De l'Inde attirait ton esprit,
Ton effort incessant força la linguistique
A te révéler le sanscrit.

A ce travail ardu tu découvris des charmes,
Quand la guerre à tes chers Védas
T'arracha brusquement, la France tout en larmes
Ne voulait plus que des soldats.

La paix, en revenant, te rendit à l'étude
Et, bientôt, tu repris tes cours
Longtemps interrompus, sans que la solitude
Ait jamais pesé sur tes jours.

C'est vers les quarante ans que ton âme ravie,
Rencontrant enfin l'âme sœur,
Conquise sur-le-champ, se donna pour la vie
Et crut à l'éternel bonheur.

Mirage décevant, illusoire, éphémère,
Quand chacun enviait ton sort,
En un an, tu perdis et le fils et la mère
Fauchés, coup sur coup, par la mort.

A ce terrible deuil, la douleur fut si forte
Qu'insoucieux de l'avenir,
Tu cherchas à revivre avec ta chère morte
Le passé par le souvenir;

Et, pieux pèlerin, tu refis les voyages
Jadis avec elle entrepris
Et revis en pleurant les riants paysages
Dont ses beaux yeux s'étaient épris.

Longtemps tu t'isolas en ta peine cruelle,
Voulant lutter contre l'oubli
Qui, lentement, s'impose au cœur le plus fidèle
Après le malheur accompli.

La science, en retour, te fut clémente et bonne:
C'est quand tu souffrais qu'il lui plut
De t'offrir, jeune encore, une chaire en Sorbonne
Avec un siège à l'Institut.

Vers de plus doux pensers ta raison moins rebelle
Déjà semblait s'acheminer,
Quand des Alpes, soudain, la sinistre nouvelle
De ta mort vint nous consterner.

Dix ans se sont passés... A l'époque où nous sommes,
C'est trop souvent plus qu'il n'en faut
Aux méchants pour trouver au plus parfait des hommes
Un vice, une tare, un défaut.

Si la gloire pour toi fut quelque temps à naître,
Nul renom n'est mieux affermi,
Ce n'est pas un héros discuté, c'est un maître
Que nous saluons à Vimy.

Du triomphal laurier que ton front pur se ceigne,
En ce jour qui t'est départi,
Mais à ce vert rameau laisse-nous, ô Bergaigne!
Joindre la fleur des Rosati.

POÈME

PAR

M. MARC LEGRAND

Délégué des Rosati.

A ABEL BERGAIGNE

Celui dont aujourd'hui la studieuse image
Se détache sur la douceur du ciel natal
A droit de voir monter l'encens de notre hommage
A l'autel de son piédestal.

Il fut docte, il fut sage. Il sut souffrir et vivre,
Calme, ceindre le glaive à l'heure du danger,
Et, calme, retourner aux pages de son livre,
Lorsque s'éloigna l'étranger.

Vers l'Indoustan, berceau mystérieux des races,
Longtemps il dirigea son lumineux esprit
Et, comme un chasseur suit l'animal à ses traces,
Retrouva le sens dans l'écrit.

Il dénombra les dieux védiques, peuple étrange
Que l'Aryen subtil plaça sur des autels,
Symboles fourmillants que, de l'Indus au Gange,
Son culte rendit immortels.

Il connut Sourya, que traînent sept cavales,
Le vaste Agni jetant la flamme en germes d'or,
Indra lançant la pluie et soufflant les rafales,
Et cent autres démons encor.

Dans le cycle changeant de la cosmogonie
Il promenait sa gloire ainsi qu'un pur rayon,
Et vit les dieux tressant une chaîne infinie
Autour de la religion.

Il suivait chaque mythe en ses métamorphoses;
Il vit l'Illusion qui charme et qui soumet
Mâyâ, brillant nuage où se cachent les Causes
Qui mènent le monde à jamais.

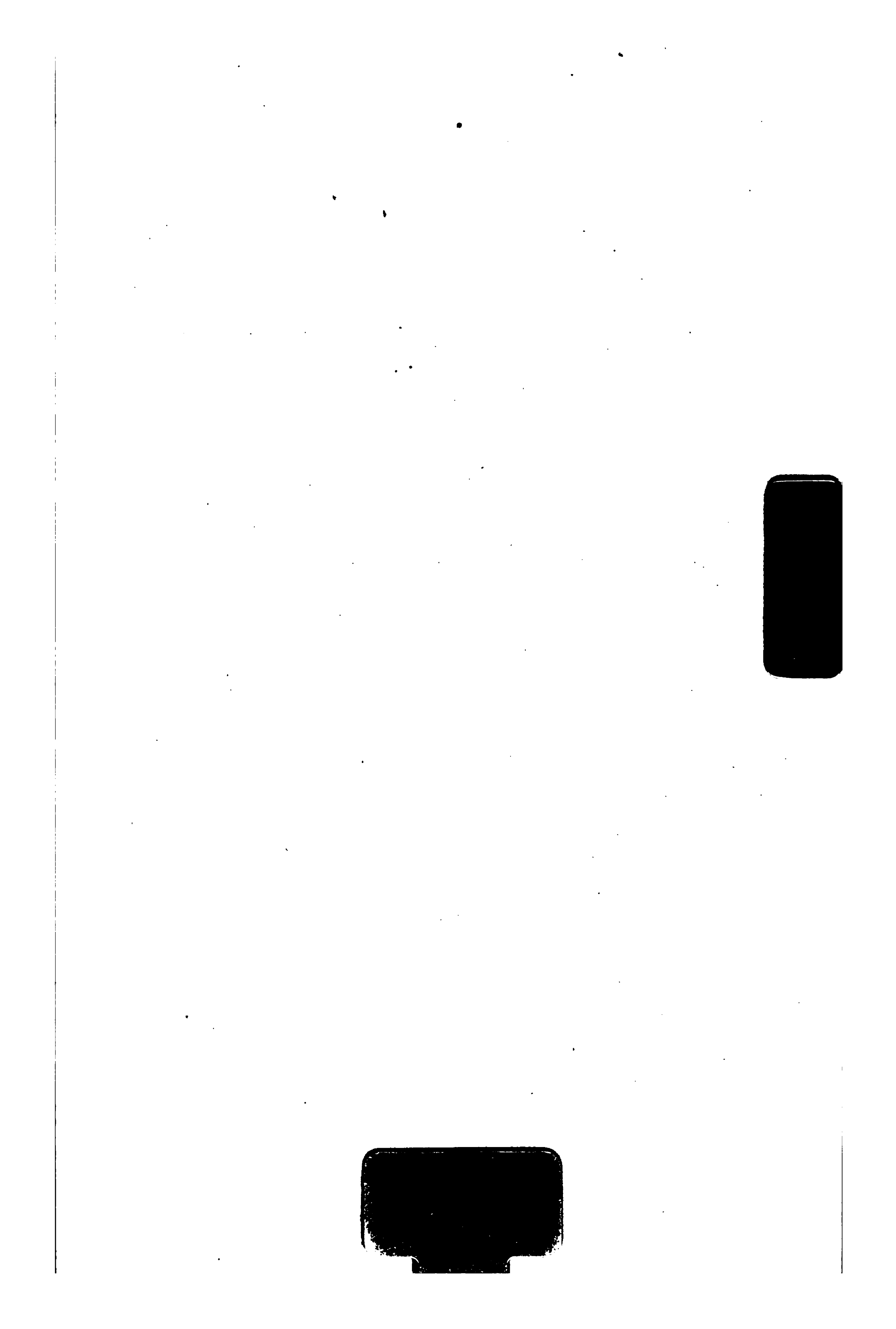
O prodiges de l'Inde! O piété qui crée!
O sagesse qui prie en mots consolateurs!
Il connut votre rêve et vos terreurs sacrées,
Brahmanes, Guerriers et Pasteurs!

Il entra dans le bois où, parmi les gazelles,
Sakountâlâ, leur sœur, dérobe sa beauté,
Et sut ce que l'amour inspire aux cœurs fidèles
De tristesse et de volupté...

L'ombre, quand vient le soir, s'allonge au pied de l'arbre,
Ainsi le nom grandit, à la mort du savant,
Et nous glorifions, par le bronze et le marbre,
Le maître qu'on aimait vivant.

De roses couronnons son monument modeste :
Comme elles, il connut un précoce trépas,
Mais qu'un rameau d'airain, sous leur guirlande, atteste
Un souvenir qui ne meurt pas!

IMP. G. COLOMBIER, 4, RUE CASSETTE, PARIS.




Educ 4575.77.18
Inauguration du monument eleve a
Widener Library 005387385
3 2044 079 766 465